

Souvenirs de Federico García Lorca

Patrice Lessard

René-Daniel Dubois, avant même d'y avoir mis les pieds, connaissait sans doute Madrid mieux que moi (j'y avais déjà passé, par à-coups, plusieurs mois de ma vie).

Il avait atterri ce matin-là à Barajas et nous avions convenu qu'après une sieste de quelques heures, il me rejoindrait au Nuevo Café Barbieri, où j'écrivis d'ailleurs l'essentiel de cette humble relation. Malgré le décalage horaire et l'horreur du voyage, ce sont ses paroles, il me parut en pleine forme et bourré d'enthousiasme (l'homme est conforme à sa persona). Il n'avait pas beaucoup dormi mais pas non plus de temps à perdre, ne restant que trois jours à Madrid.

Nous bûmes un verre de rioja. Notre conversation fut décousue, nous sautions du coq à l'âne, comme toujours lorsque nous nous retrouvions, l'ampleur et le nombre de nos sujets nous déroutaient. Je me rappelle qu'il me raconta avec émotion sa visite d'un goulag sibérien de l'ex-Union soviétique en compagnie d'Adrienne Clarkson et John Saul, leaders d'une délégation canadienne constituée notamment d'artistes et de scientifiques, il évoqua des secrets révélés par des Russes qui les accompagnaient, comme le traitement réservé aux créateurs ou la désaffection totale, lors de la chute du régime, du port de Mourmansk, les sous-marins munis d'ogives nucléaires désertés par les marins, les écoutes ouvertes, enchaînés simplement les uns aux autres, la base militaire abandonnée au tout-venant. La question, à cette époque, ne semblait pas tant de savoir *si* l'un des sous-marins finirait par couler, commenta-t-il, déclenchant une catastrophe nucléaire qui nous anéantirait, mais bien *quand* ! Je lui parlai alors de *La supplication* de Svetlana Aleksievitch, que je venais de lire et qu'il ne connaissait pas, puis nous convînmes que l'anéantissement de l'humanité, par un chemin ou par un autre et dans un avenir rapproché, était inéluctable. Cette idée que nous pouvons contrôler la nature m'exaspère au plus haut point, s'emporta René-Daniel, et moi, Le positivisme instrumentaliste que pratiquent désormais quasi exclusivement les scientifiques, et, surtout, les États qui gèrent leurs découvertes et en subventionnent les applications, le positivisme instrumentaliste ne peut que conduire à la destruction et, à terme, à l'anéantissement.

Comme nous terminions notre deuxième (ou troisième ?) verre de rouge, il manifesta le désir, et sans que cela, me semble-t-il, eût quelque lien avec notre conversation du moment [*mais je me trompe peut-être, ou ne sus relever ce qui, dans nos propos, lui mit ce désir en tête*], d'aller se recueillir sur la Plaza de Santa Ana, au pied de la statue de Federico García

Lorca, l'un de ses maîtres et idoles, spécifia-t-il. Je connais moi-même très mal García Lorca. Éliane, au tout début de notre relation, m'avait rapporté de Cuba un recueil des poésies complètes de cet auteur, un vieil exemplaire rongé d'humidité, trouvé chez un bouquiniste de La Havane, et comme le texte était en espagnol [*langue que je baragouine à peine*] et que je suis sourd en poésie, je ne m'y étais jamais affronté. Je regrettai, à Madrid, de n'avoir pas fait l'effort, avant cette rencontre avec René-Daniel Dubois, de mieux connaître la pensée de García Lorca. Alors que nous nous préparions à quitter le Nuevo Café Barbieri, je ne sais pourquoi je lui demandai s'il aimait García Lorca pour ses talents de poète et de dramaturge ou parce qu'il avait été assassiné par les fascistes et qu'en ce sens, sa mort représentait un symbole puissant de tout ce que lui-même détestait, dénonçait, à savoir que le fascisme tue l'art, tue l'âme et les sociétés, détruit les liens entre les humains, et en ce sens, le Québec réduit ses intellectuels au mutisme et infantilise ses artistes, il ne reste plus qu'à dire que le Québec est fasciste. Pas que le Québec. Mais le Québec. Le fascisme est une idéologie de la peur et du ressentiment, répétait souvent René-Daniel. Je pensai qu'une promenade nous donnerait le temps et l'espace d'en discuter, et lui proposai de marcher.

Je ne me souciai guère, au départ, de notre trajet, présumant que René-Daniel, qui découvrait la ville, apprécierait mes déambulations sous le soleil, et je nous fis faire des détours. Or sa progression était de plus en plus difficile, il s'arrêtait fréquemment pour reprendre son souffle, sans doute parce que nous ne cessions de discourir, de nous émouvoir – en fait je lui posai de nombreuses questions, auxquelles il répondit généreusement et avec sa prolixité habituelle, tout sujet, avec René-Daniel, doit être traité avec force détails, de manière exhaustive, bien que cela soit impossible, Mais je ne peux pas raconter cette histoire autrement, dit-il souvent, jusque dans ses moindres ramifications, et donc, répondant à l'une de mes questions tandis que nous remontions la calle pentue de Jesús y Maria vers le Teatro Nuevo Apolo, nous devions nous arrêter pour le laisser souffler et poursuivre son récit, Je ne suis plus tout jeune et suis victime des effets délétères d'un demi-siècle de tabagisme, se justifia-t-il à un moment, et moi, pensai-je, je vais toujours trop vite. Le rythme de la marche de René-Daniel Dubois ne suit pas [*je l'entends insister : ne suit plus ! ne suit plus !*] celui de ses idées.

Nous nous arrêtâmes à un moment devant une boutique d'affiches anciennes. Dans les caisses en bois qui faisaient étalage sur le trottoir se trouvaient pêle-mêle des affiches de la Phalange et de la République. On ne verrait jamais ça au Portugal, dis-je, l'União Nacional a été expulsée du pouvoir et au-delà de marginales entreprises de réhabilitation de Salazar, on glorifie la révolution du 25 avril 1974, mais ici, Franco a quitté le pouvoir volontairement, certains parlent encore de lui comme du sauveur de l'Espagne. Je me souviens qu'à ma première visite en ce pays, au musée Reina Sofía, j'avais été impressionné par les très belles affiches exposées de la Phalange, comme un temps fort, finalement, de l'art de la première moitié du xx^e siècle et sans aucun commentaire explicatif – j'imagine que les visiteurs espagnols n'en avaient pas besoin. Mais c'est ce qui est le plus grave ! bondit René-Daniel, il ne faut jamais se décourager d'expliquer le fascisme, ce devrait être une obsession de chaque instant ! Et il acheta une très belle affiche du Parti ouvrier d'unification marxiste avant que nous reprissions notre promenade.

Forcément, cette histoire d'affiches et de l'Union nationale de Salazar nous amenèrent à parler du nationalisme québécois, et René-Daniel n'était pas plus optimiste quant à l'avenir de la société québécoise qu'à la capacité de la nation espagnole d'éviter de sombrer de nouveau dans le fascisme ou de l'espèce humaine d'éviter une catastrophe nucléaire à grande échelle. Notre société est en route pour la mort, déclara-t-il alors que nous passions devant le siège